

J'arrive ! Je ferme les yeux jusqu'au sommet ! J'arrête tout. Le paysage, le bruit du petit vélo. Je respire fort et longtemps. Le vent caresse mon visage mouillé de larmes, mon corps tremblant d'amour, mon cerveau malade. Je suis bien. Je crois que je suis heureux. Je t'aime. toi, tu n'es pas là, je le sais. Tu es ailleurs. Je t'aime. j'ai eu raison d'espérer. Je t'aime. Je suis bien. Je crois que je suis heureux.

Un petit vélo dans la cervelle

TÊTE DE PIOCHE

Il a tendu une corde, mon vélo est solidaire du sien, s'il tombe je tombe.

N'aie pas peur, la première fois, ça paraît impossible, insurmontable mais après on n'oublie jamais.

Son vélo est orange et grand, un vélo course qui brille avec une selle bien profilée, trop pour être confortable. Le mien il l'a fabriqué de ses mains.

Le tout est de dompter la bête.

Je l'enfourche. Papa j'ai peur.

Agrippe le guidon et pédale. Regarde loin devant toi. Non ne ferme pas les yeux.

Papa j'ai mal.

Oui c'est bien, tu y es presque, ne t'arrête pas. Pédale.

La corde est raide, il va trop vite, mon vélo ne répond plus.

Je suis téléguidée.

Il tire sur la corde, mon corps est solidaire du sien, s'il tombe je tombe.

AC | D

REVUE LITTÉRAIRE

Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?



Numéro 25
JUN 2001

GUDULE DELUXE.....	Illustration de couverture
CLAIRE LA SOEUR.....	Maintenant j'ai une trotinette
GARATOY.....	Dyslexique interview
BAKELITH.....	Un vélo dans la tête
LE THÉOLOGIEEN DES DOLOMITES.....	Les anges sont des cyclistes
DARX LE HIBOU.....	Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?
BAAL.....	Trente ans
L'OUTARDE.....	Roue libre et crevaillon
R.....	A toi
TÊTE DE PIOCHE.....	Un petit vélo dans la cervelle

UN NUMÉRO
PAR MOIS
GRATUIT

Maintenant j'ai une trotinette

CLAIRE LA SOEUR

Liste de vélos :

- Le tricycle bleu qui brillait. Yvan pédalait à toute vitesse. Je me souviens de ses petites jambes pleines de croûtes et de bleus qui moulaient. Il roulait en dessinant des 8 dans la cour et je courais derrière lui en hurlant. Les voisins riaient parce que nous portions des bermudas tout l'hiver. Les chaussettes tombaient en tire-bouchonnant sur nos sandales, dans la neige.

- L'autre tricycle, en plastique orange. On avait accroché le petit frère, avec des ficelles à rôtir, sur la selle fendue qui pinçait les cuisses. On le poussait de toutes nos forces dans le talus pour laisser croire à maman qu'il savait rouler seul. Il pleurait toujours. Il avait peur sûrement. Il tombait. Ce qu'il aimait, c'était danser en chantant dans la pataugeoire de la piscine.

- Le vélo *Myriam* trouvé dans une benne à ordures. Je le détestais car *Myriam* c'était le nom d'une fille de l'école qui se jetait sur les autres enfants pour les mordre. Un jour, mon père a lâché le porte-bagages sans rien dire.

- Un vélo de cross vert dernier cri, un vélo de cross jaune, un deuxième vélo de cross jaune et un vélo de cross avec le drapeau américain. Offert, trouvé, donné. Yvan changeait souvent de vélo parce qu'il grandissait trop vite. Après, tous les vélos ont disparu car on les lui avait volés. Et depuis, on lui vole toujours ses vélos, même les moches.

AMBITION
CHOCOLATÉE
& DÉCONFITURE

<http://www.bleton.com/acd>

© Ambition chocolatée et déconfiture, 2001.
Tous droits réservés.

- Le *vélo de dame* de ma mère. Pendant les ballades en famille, Yvan fonçait devant et mon père le poursuivait. Ils échappaient ainsi aux cris de ma mère affolée. Ça faisait bien rire le petit frère. Assis tranquillement sur le porte-enfant, il chantait les bras en l'air. Je portais la gourde et les biscuits aux abricots et j'aimais bien le bruit des semelles sur le goudron quand on freine. J'ai ensuite piqué son vélo à ma mère pour rouler dans les rues la nuit. Ça n'est plus qu'un squelette aujourd'hui, accroché à la rambarde de l'escalier, rue Puits Gaillot. Il n'a plus ni freins ni roues. La petite sonnette sur laquelle était gravé un éléphant volant a disparu. Quelqu'un a dessiné une bite sur la selle.

Dyslexique interview

GARATOY

Quel est ce petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?

C'est mon vélo que j'ai eu à Noël. Celui avec des petites roulettes encore. Il est bleu, bleu comme mes yeux, dit maman. Les pneus, ils sont gros et blancs ; de loin on dirait des ballons tout mous mais quand tu appuies dessus c'est pas vrai.

En fait c'est pas une cour, c'est plutôt une terrasse, dessus laquelle il faut rester... On peut que tourner à peu près en rond (sauf dans les coins) parce que... tu verras quand tu seras grande et puis... tu vas te faire écraser (d'ailleurs, j'voudrais dire que j'suis toujours là). Mais bon, je pleure pas très longtemps après, parce que j'arrive toujours bien à me raconter des histoires pour faire comme si je tourne pas en rond... Quand je suis dans une histoire, je vois même plus la barrière qui est rouillée, ou des fois verte (c'est du produit «antirouille» mais c'est pas encore fini), la barrière autour de la terrasse.

Avec mon vélo, des fois, je suis sur un cheval.

Quel est ce petit pélo aux pilons pelotés au fond de l'amour ?

Lui, c'est Etienne. C'est mon homme. Dès que je l'ai vu, j'ai su que c'était lui : mon homme. Inutile de vous dire qu'il a fallu que je me batte pour le choper, pour lui faire comprendre l'évidence qu'on avait à être ensemble. Parce que lui, y disait qu'il voulait être libre, qu'il avait encore plein de choses à découvrir, et patati et patata... Des choses ! Mon œil, oui : il voulait se ménager d'espace temporel pour accueillir des donzelles dans son plumard !... Il disait qu'il avait le temps avant qu'on lui coupe les ailes, qu'il avait pas envie tout de suite de mouler un canapé à son derrière. Ah ! Son derrière ! Ah ! Ses ailes !

Ouais. Il a fallu que j'lutte, c'est moi qui vous le dis. Que j'sois persuasive et tout et tout. Que j'lui montre qu'un amour comme le mien ça se trouve plus. Que je suis un rempart contre les intempéries de la vie. Que la liberté tout seul sans rien, c'est comme un ballon d'oxygène qui s'rait plein de vide. Tu crois qu't'es autonome mais en fait tu t'asphyxies tout seul comme un con. Bon dieu, c'que je lui ai parlé et parlé et parlé... Bon dieu ce que je lui ai donné et donné et donné... !! Bon dieu c'que j'ai supporté pour qu'on existe !

Alors, j'vous préviens : c'est pas maintenant, à quarante balais, que j'vais m'laisser faire... Gare aux morues qu'auraient l'idée de me l'piquer !

Quel est ce petit mégot à poumon crotté au ton de balourd ?

Alléeeer !... Une cigarette de plus, au regard de la montagne de mégots que tu as d'ores et déjà derrière toi, qu'est-ce que c'est ? Tu crois pas que tu exagères tes nerfs ? Laisse toi aller... Oublie toi, un peu !

Et puis... Réfléchis : comment tu vas conduire, sans fumer ? Lire, sans fumer ? Boire un café, sans fumer ? Toi qui n'as jamais fait ces gestes, sans fumer ?

Et puis... Tu vas grossir : comment comptes-tu te passer de ce besoin de bouche en action ? Les chewing-gums ? Laisse moi rire ! Regarde les gens dans la rue (as-tu remarqué que tout le monde fume dans la rue ?), regarde celui-ci comme il aspire, les joues creusées par la succion, les yeux fermés de plaisir... Tu crois pouvoir t'en passer, toi ? Regarde cette femme, belle avec cette longue cigarette entre les doigts ; cette attitude légère et pleine que cela lui donne... Tu crois que tes bras ballants à toi, même revendiqués, ont la même allure ?

...

{Et si c'était, justement, m'oublier que je ne veux plus ?
Bras ballants bouche fraîche poumons pleins tête claire ?}

Quel est ce petit chapeau à melon frotté au son du tambour ?

Oui, c'est effectivement un tic que je tiens de mon cher grand-père. Un gène du tic qui aura sauté une génération, ou bien une sorte d'empathie à la fois admirative et inconsciente... allez savoir ! Figurez-vous que mon grand-père Etienne usait invariablement un chapeau melon par an, et ce, en deux coups seulement. Je dois ajouter, avant de vous expliquer davantage de quoi il en retourne, qu'il n'en tirait aucune fierté, ni aucune honte : il avait tout simplement accepté de vivre avec ce qu'il considérait, je crois, comme une brouille. Evidemment, pour nous, ses petits-enfants, ce tic avait tous les atours du mythe et nous l'entretenions et l'enjolivions à l'envi.

Ainsi, les chapeaux melons de grand-père Etienne avaient deux rendez-vous annuels et deux seulement : un le 11 novembre, le suivant le 14 juillet. Il faut dire que son anniversaire tombait le 12 septembre, ce qui permettait à sa femme, ma grand-mère Emilienne, de renouveler son chapeau sans avoir à se creuser la cervelle outre mesure, ajoutant ainsi à ce rite marquant le temps qui passe un rite de régénération du chapeau melon.

Chaque année, donc, deux rendez-vous fatals pour les chapeaux melons, de ceux que l'on ne porte que pour les cérémonies, de ceux qui honorent votre entourage. De ceux que mon grand-père, dans la joie infantile et malade de voir défiler les fanfares militaires, frottait au rythme du tambour avec ses mains gantées, imitant, presque, le son de la balayette cinglant une cymbale dans les orchestres de jazz (notons à cette occasion qu'Etienne était plutôt un fervent amateur des nocturnes de Gabriel Fauré).

Toujours est-il que la ferveur presque épileptique d'Etienne était telle qu'au bout de deux défilés, on était obligé de donner le chapeau millésimé aux bonnes œuvres, grâce auxquelles il était condamné à vivre une deuxième vie nettement moins reluisante que juché sur le chef de mon grand-père...

...Pourquoi j'ai récupéré ce tic chapellicide plutôt que le goût du piano de Gabriel Fauré ? Je ne sais pas. C'est peut-être une question qu'il faudrait poser à la science...

Quel est ce petit mélo à pigeon vroumé au pont de la chouffe ?

Euh... Là, j'vois pas...

J'vois pas où ça peut être. Pourtant j'connais bien la ville... Pensez : ça fait plus de soixante ans que j'y vis ! Je suis né de l'autre côté de l'Achour, avant que la ville ne le traverse ! Mais là, non, vraiment : j'vois pas... Vroumé, vous dites ? Pourtant, avec un nom pareil, ça s'oublie pas, surtout vu le nombre de mélos qu'y a dans cette ville. On pourrait même dire qu'on est un peu la ville du mélo. Alors... à pigeon vroumé, pensez bien qu'il doit y en avoir un exemplaire par ici... ou alors, si vous voulez mon avis, ça se peut que ce pigeon-là, il existe carrément pas ! Qui c'est qui vous a branché sur cette baliverne ? Si ça se trouve, vous êtes tombé sur un imaginaire et votre naïveté l'aura gobé ! Ça arrive, des fois...

...

Ouais, bon... à mon avis, le mieux, c'est que vous alliez demander au vieil Etienne : il habite une cabane par là-bas... là, au bord de

l'Achour. C'est l'encyclopédie d'ici (quand il a pas trop picolé).
J'vois que lui pour vous aider... si vot'machin existe, of course !
Ouais... j'vois plus que l'père Etienne...
Voilà... c'est tout...
Bon, ben, salut... j'espère que vous allez trouver votre bonheur et
p'tête qu'on aura l'occasse de se revoir... sur le pont de l'Achour !
Eh ! Eh !

**Euh...Scusez, m'sieur Etienne...Quel est ce petit vélo à
guidon chromé au fond de la cour ?**

Un vélo dans la tête

BAKELITH

Matin, une heure avant la promenade. Un vélo est posé au fond de la cour, contre le mur de la boulangerie Froissard. J'imagine l'odeur du pain frais, le bruit de la baguette qu'on froisse, la forme irrégulière des alvéoles dans la mie bien jaune. Pas ce béton congelé qu'on me sert pour tremper dans la ricoré. La dame en noir sort de la boulangerie avec des croissants ou des pains aux raisins. Elle enfourche le vélo et tourne à droite au bout de la rue en direction des quais. Elle hante souvent mes rêves, de 14h30 à 16h et le soir avant la fermeture.

Soir. J'ai fini le roman emprunté ce midi à la bibliothèque.

J'aime le son des phrases de Sôseki dans ma bouche
quand je lis à haute voix.
Je n'aime pas la dernière phrase d'*Ulysse*, étalée sur 50
pages.
J'aime bien corner les pages pour fixer un passage qui m'a
particulièrement plu.
Je n'aime pas lire les mots « océan », « abondance » ou
bien encore « fleurs coupées ».
J'aime la souffrance de Schwarzenbach concentrée en
quelques mots.
Je n'aime pas lire sous les draps en cachette, ça me
rappelle mon enfance.

Matin, le vélo est encore là. Aujourd'hui c'est jour de marché, la dame en noir va traîner d'étal en étal. Je vais pouvoir garder le vélo plus longtemps que d'habitude, peut-être même jusqu'à mon rendez-vous chez le directeur à 11h45. La dame en noir a ajouté une sonnette sur le côté gauche du guidon chromé.

J'aime qu'elle soit gauchère, ça lui donne une petite touche
supplémentaire d'originalité.
Je n'aime pas qu'elle rétro-pédale en attendant que le feu
passe au vert, elle va finir par tomber.
J'aime ses jambes que je devine douces et musclées.

Je devrais la prévenir que son pneu arrière est dégonflé. J'ai toujours eu une bonne vue, toujours ça qu'on ne me retirera pas. 12h30. L'entretien avec le directeur s'est bien passé. Plus que deux ans à tirer au lieu de six. J'espère que le vélo sera encore posé contre le mur de la boulangerie quand je sortirai.

Les anges sont des cyclistes

LE THÉOLOGIEEN DES DOLOMITES

Un ange m'a volé ma bicyclette,
un petit vélo à guidon chromé
que je laissais toujours au fond de la cour
Vous vous rappelez ?

Les anges sont donc des cyclistes,
des professionnels dopés au vin de messe certainement. Bah !
Il faut les voir attaquer la côte de la Voie lactée
finir au sprint sur les Champs

Le Tour du Paradis ! C'est quand même q'que chose

Mais, mon ange a crevé au passage de l'antenne de télé
Sans rustine, il a posé contre le carré de cheminée mon petit vélo
à guidon chromé, en équilibre sur le faite du toit
Il y est encore. Vous le voyez ?

Puis il s'en est allé à pied les ailes sous le bras
par les chemins de la Voie lactée
Lequel ?

Oh ! Vous savez les voies du Seigneur...

Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?

DARX LE HIBOU

Des témoins déclarent avoir vu le petit vélo à guidon chromé au fond de la cour se promener tout seul entre le poulailler et les rangs de haricot. Le problème est qu'il n'y a jamais eu de vélo à guidon chromé au fond de la cour. Devant l'incompréhension et l'incrédulité qui se sont emparés du coin, AC/D a mené l'enquête.

C'est samedi soir alors qu'il revenait d'une dure journée de serrage qu'Alphonse l'a vu pour la première fois. Petit trapu et rutilant avec son guidon chromé le barbeau roulait des mécaniques en adressant à notre dur travailleur un intrigant « dring dring ». Et notre travailleur de s'enquérir légitimement du lieu de résidence de ce bruyant promeneur. « Je suis au fond de la cour vous savez bien ! Dites, vous ne savez pas où je pourrais trouver de la graisse pour ma petite chaîne un peu fatiguée. »

Ce à quoi Alphonse répondit qu'il était très impoli pour un petit vélo à guidon chromé « pas du coin » (sic) de demander de la graisse. L'intrus répondit qu'il était du coin puisque cela faisait des années qu'il venait se reposer au fond de la cour après un long voyage. Rapidement la discussion s'envenima et le vélo tenta même d'écraser M. Alphonse. C'est du moins ce que raconte Mlle Anaïs qui, remise sous l'établi, a pu suivre la scène dès le départ. C'est dans un climat très tendu que notre équipe est arrivée : tout l'atelier était là pendant que M. Alphonse tentait de reprendre ses esprits. Gilles et Marc montaient la garde devant le bac à graisse « pour pas que c't'enfoiré vienne s'engraisser sur le dos des gens du coin ».

Ils ont eu beau chercher le petit vélo dans tous les coins, celui-ci demeura introuvable. Alors tout le monde regagna ses boîtes et étagères en attendant demain.

Le lendemain à huit heures le patron n'était toujours pas là ; pas plus qu'il ne le fut à neuf. En fait plus personne ne le revit jamais. Seulement, un mois plus tard tout le monde fut embarqué dans le camion du pati : Alphonse le tournevis, Mlle Anaïs la perceuse, Gilles et Marc les inséparables ciseaux furent jetés dans la benne du camion comme de vulgaires ferrailles.

Noyés dans le râle du démarrage ils purent simplement saisir. «... Pauv'Ernest... La chaîne du vélo qui pète... Mal graissé... S'casse la gueule et se brise le coup sur une pierre... Putain de sort ! »

Trente ans

BAAL

Alors, elle écrit des phrases qui n'ont pas de sens. Elle cogne de sa main plate contre son ventre pour comprendre ce qui les fait fuir. Est-ce qu'elle parle trop ? Qu'est-ce qui ne va pas chez elle ? Qu'est-ce qui ne tourne pas rond ? Son vélo est rangé dans l'entrée. Elle devrait à l'avenir reprendre le métro pour croiser davantage d'hommes. Il n'y a de solution que

dans la volonté et elle fonce tête baissée, volontaire et dure,
dans les tas de fleurs séchées de ses vingt prochaines années.

Mon cœur est un papier qu'on froisse
Les doigts gras savent s'en servir
Piller le creuset des angoisses
Aux fêtes foraines la mire

Cible d'amour et de désert
Quitté de ceux qui l'ont aimé
Petit vélo cadre chromé
Mon cœur est un pays en guerre

Ainsi pense-t-elle souvent lorsque la nuit tombe sa
couverture de poussière joyeuse sur la ville de sa naissance.
Son cœur, lavé à l'eau grasse des pluies, continue d'être le
jouet malheureux des passages, des paltoquets, des idiots à la
mâchoire carrée mais, la tendresse aidant, elle finit par se
sentir moins seule au matin, et cela est si bon qu'elle
recommence, à chaque nouvelle rencontre, l'expérience en
creux du délicat abandon. Il faut que ça sonne comme sonne
le silence des soirées blanches entre les 4 murs transparents
de son appartement témoin. Il faut que ça sonne comme une
chanson stupide et douce de l'enfance, comme un verre de
cristal brisé, comme le bruissement des tilleuls. Il faut que ça
sonne malgré la chair froissée et le départ inévitable de
l'homme marié, du marginal ou du violent. Cette ville est
immense et nul ne sait s'il a des amis.

Roue libre et crevaison

L'OUTARDE

Ça avait bien dû commencer un jour mais il ne savait plus trop
comment. Assis, là, devant sa fenêtre, le regard qui partait au-delà
de la vitre, au fond de la cour. Généralement huit vélos étaient
garés contre le mur d'en face. Le chiffre variait entre cinq et dix, il
pouvait le certifier. Un vis-à-vis comme un autre. Ça aurait pu être
la mer ou une voie ferrée. Il aurait alors compté les bateaux, les
trains et les mouettes. C'est ça qu'il se disait quand il avait envie de
voyage. Les vélos ou autre chose c'est du pareil au même. Il suffit
de s'y arrêter. "On finit toujours par s'attacher" étaient ses mots
exacts.

Ça lui arrivait donc souvent de s'asseoir devant sa fenêtre, le regard
tendu - pire qu'une lame - vers les huit vélos et de dire, en articulant
suffisamment afin de détacher chaque syllabe : "Quel petit vélo à
guidon chromé au fond de la cour ?" Son regard les inspectait alors
l'un après l'autre, de gauche à droite puis de droite à gauche, dans
un silence significatif. Jamais il ne trouvait de réponse. Alors il
recommençait : "Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la
cour ?" plus lentement encore : "Quel petit vélo à
guidon chromé au fond de la
cour ?" pour ensuite enchaîner sans même laisser place à un
semblant de réflexion :

"Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ? Quel petit vélo à guidon
chromé au fond de la cour ? Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?
Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ? Quel petit vélo à guidon chromé
au fond de la cour ? Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ? Quel petit vélo à guidon
chromé au fond de la cour ? Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ? Quel petit vélo à guidon
chromé au fond de la cour ? Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ? Quel petit vélo à guidon
chromé au fond de la cour ?" etc. Cela durait de cinq à deux cent quarante minutes. Ni plus
ni moins. Les deux cent quarante c'était pour le jour où elle était
partie. Depuis ça lui arrivait souvent de s'abrutir ainsi devant sa
fenêtre. Plus le débit était rapide plus il souffrait généralement. Ne
pas laisser d'espace entre les mots ne suffisait malheureusement pas
toujours à écarter les images. Peut-être arrivait-il tout au plus à les
écraser entre le chromé et la cour. Parfois ces cheveux blonds, à
elle, longs, s'infiltraient et volaient au-dessus du guidon. Le vent de

la mer leur aurait donné la même souplesse pensait-il et sa gorge se
serrait. Sa voix alors devenait plus forte suspendue jusqu'au cri :
"QUEL PETIT VELO A GUIDON CHROME AU FOND DE
LA COUR ?"

Cependant il me semble que tant qu'ils resteront garés là, ça ne sera
pas pire, pour lui, la vie.

Malheureusement à la dernière réunion du syndic nous avons très
sérieusement évoqué la possibilité de construire un garage à vélo du
côté nord de la cour, c'est-à-dire à l'opposé de l'actuel
emplacement, je précise : hors du champ de vision de la dite
fenêtre.

A toi

R

Nous sommes enfin arrivés. J'ai toujours le cœur serré quand la
voiture n'a plus que quelques mètres à faire avant de s'arrêter
devant notre maison. Papa et maman ont le sourire. Ce sourire
poétique que les gens ont quand la vie les a secoués. Une sorte de
calme triste intérieur. Un morceau d'eux-mêmes qui s'est échappé.
Je pose mes affaires dans ma chambre et je vais calmement jusqu'à
la grange, là où mes souvenirs se confondent aux tiens. J'y retrouve
mes jouets mélangés avec les tiens. Et c'est toujours avec tes jouets
que je me suis amusé. Tu étais le plus grand et maintenant c'est moi
qui t'ai dépassé. Mais toi tu es resté un enfant à vie et moi je
continue de vieillir. J'ai tout sorti des deux malheureuses caisses
bien cachées par mes parents. Et je me retrouve là, au milieu de ce
musée d'horreur et de poésie. Je regarde les bonshommes cassés,
les voitures abimées avec les roues pleines de terre séchée, des
couleurs de couleurs, des étoiles... Je lève mon regard soudain,
comme attiré inconsciemment par quelque chose... J'ai trouvé un
petit vélo à guidon chromé au fond de la cour. Ton vélo. Il est tout
petit. C'est normal, tu n'étais qu'un enfant. Une fois, maman
m'avait dit qu'il y avait ton vélo au fond de la grange, dans le
chantier de tous les objets entassés. Tu l'avais eu pour tes quatre
ans. Maman me disait qu'on le chercherait ensemble pour que je
puisse me balader dans la campagne. Mais on ne l'a pas retrouvé.
Et puis maman ne le cherchait qu'à moitié parce qu'elle avait mal.
Elle est partie en courant pour pleurer. Elle m'a laissé tout seul. Et
puis papa est venu me chercher, il m'a embrassé, il m'a dit qu'on le
chercherait plus tard, il a joué avec moi. On ne l'a plus recherché
après. Je n'ai jamais osé le redemander. Et voilà qu'à présent je le
retrouve au fond de la cour, enfin. Ton vélo. Cette petite chose qui
t'appartient, il est là, penché contre le mur de la cour. Je le dessine
du regard. Je touche en tremblant la petite selle où tu étais assis. Je
pose ma joue sur ce cuir poussiéreux pour sentir ta peau. Je rêve
d'ailleurs. Face à moi l'entrée de la cour est une porte remplie de
soleil et d'arbres verts... les larmes coulent, seules... je crois que je
suis bien... je crois que je suis heureux...

...Et je dessine le paysage à coups de pédales. Le vélo s'envole sur
les chemins, le vent claque sur mon visage et tout se dessine sous
mes yeux. Puis je laisse le tourniquet déroulé en levant les yeux. Je
souris. Je crois que je suis bien. Je rattrape le pédalier qui s'essouffle
sous le frein des petites bosses de la route. Le paysage a ralenti. Le
soleil est rond et chaud. Je roule loin, droit devant moi. Le
mouvement en est devenu soudain mécanique et mes pensées
prennent le relais. Je me suis construit une bulle de pensées. Elles
émergent comme ça, très vite, elles débordent de mon cerveau
malade. Je me laisse envahir sans un mot, sans empêcher le mal qui
s'anime soudain au fond de ma tête. Tant de fois remise en
question ma tête ! Et mon corps que je ne sens plus et qui
m'emmène vers nulle part... que vais-je voir du haut de cette
colline ? Est-ce que tu seras là ? Est-ce que cette fois je peux y
croire ? Est-ce qu'il y a un autre monde derrière cette colline ? Je
roule plus vite encore pour en atteindre le sommet et espérer te
retrouver. Mes larmes disparaissent dans le vent. Et une force
soudaine me remplit le corps qui boume à plein tympans. J'arrive !